

la mémoire des eaux

Benoit Schwartz

Etranger  
Envahisseur  
Envahis-moi  
Emplis-moi  
Parle  
Dis

Je ne veux pas partir.  
Je ne peux pas rester.  
J'ai marché des semaines sur les lignes invisibles.  
J'ai marché tapis fourré, à train croché j'ai marcaché par la nuit par la foule.  
Dans les poches plus d'argent que jamais, deux rouleaux de billets serrés, deux cartouches.  
Je lui tends.  
Je ne le connais pas.  
Il compte.  
Il s'en fout.  
Puisqu'on lui donne.  
Puisqu'on veut passer.  
Il s'en fout.  
Une chance sur dix sur cent sur mille,  
il s'en fout, il l'a vend.  
Il compte, le regard blanc.  
Le regard vide.  
La peur, l'espoir, il me laisse tout.  
Il ne prend que l'argent.  
Il empoche.  
Personne alentour, la tête, un geste, le hangar à bateaux.  
Il fait chaud. Il s'essuie. Il pue. Le hangar à bateaux.

Ses grosses mains sur son arme qui pendouille.  
Les clés poissent, la chaîne colle, la tôle grince, la porte s'ouvre : le hangar.  
Les autres regards vivants. Cent déjà, plusieurs jours, pas de lumière, pas de fenêtre.  
Ça pue l'attente. Ça pue la peur. Ça pue la tôle brûlée.  
Plusieurs jours, plusieurs semaines à se taire, se terrer, attendre.  
Plusieurs jours, plusieurs semaines à faire le plein, à empocher.  
La nuit, un peu d'air, on promène le chien.  
Chaque nuit, quatre minutes, une seule fois discrète, dans la mer, derrière un rocher, ou tu peux, te soulager, quatre minutes, pas plus.  
Une seule fois respirer dans la nuit vraie.  
Puis la chaîne, la porte, la clé.  
L'espérance autour du cou comme un collet.  
L'esclave paie, il n'achète rien.  
Que de l'espoir, que de l'exil.

Dehors le soleil s'est levé,  
On le sent, le four est en marche.  
Encore un jour de nuit à écrire sur la tôle brûlante des mots que je ne vois pas.  
Où sont nos murs familiers punaisés d'amour,  
lisses et doux, froids contre la joue.  
Parfum de plâtres frais.  
Sont-ils encore debout?  
Lézardés ?  
Effondrés sur des corps et des armes ?  
Les murs naissants se dressent, repoussants, haineux, comme des vagues de poussières.  
Ils m'ont jeté à l'envers du sable face au vide d'eau.  
Et sur l'autre bord, d'autres encore d'indifférences et de mépris.  
Les murs nous chassent.  
Fais de pierres et de peur,  
de béton et de haine,  
les murs protègent une terre qui n'est pas la leur.  
Ils ferment la retraite.  
Ils masquent l'horizon.  
De mur à mur, la mer.  
Long couloir d'abysses.  
Corridor des âmes mortes.  
Je suis au bord de la falaise.  
Je n'ai plus d'autre choix que l'écume.  
J'attends l'amertume de l'aube.  
J'attends jusqu'à l'épuisement.  
La dérive de ma peur à la vôtre sur le murmure des morts.

Une nuit, je ne rentre pas.  
Il a mon argent, mais je ne rentre pas.  
Ils empochent. Ils entassent.  
Ils ne comptent pas. Je ne compte pas.  
Ils accumulent la chair qui fuit.  
Caché encore, invisible encore, j'ai l'habitude, près des rochers.  
J'attendrai là qu'ils gavent les barques à bestiaux.

Six jours.  
Six tours de terre.  
J'attendrai.

Si j'avais amassé la poussière que mes pieds ont soulevée,  
j'aurais pu lancer un pont au travers.  
Mais la poussière est retombée derrière mes pas.  
Elle a tracé le chemin pour les autres.  
Je n'ai rien emporté,  
ils m'ont tout pris.  
Je n'ai rien quitté,  
ils ont tout détruit.  
Je n'ai rien que l'espoir d'être accueilli par des vivants.

Je suis seul, nous sommes des milliers, vous êtes des millions.  
Vous êtes des millions.

Un point là-haut trace une ligne blanche, luciole d'acier emplie des légitimes. Sentiment d'impuissance, les diamants s'amuse, sur des chemins impossibles, à me montrer du doigt l'inaccessible Europe.

Cette nuit, la mer est belle. Pour faire glisser ces planches, un mouchoir, une plume suffirait.  
Je suis nu et je ne sais pas nager, l'eau se joue de moi comme des galets, au-delà du genou elle me fait trembler  
Fuir sur elle ?  
Fuir sur elle qui fuit sans cesse par tous les pores de la terre.  
De droite à gauche, traverser la course du soleil sans se retourner.  
Fendre l'inséparable parmi les corps noyés, îlots de chair que je connais, qui me tenaient la main hier quand nous courrions sur la plage et que la tempête a lavés.  
Elles reviennent les mains tendues qui n'arriveront pas, ils reviennent les bras ouverts, les poumons pleins, ceux qui flottent éternels, ceux qui n'ont pas coulé.  
Un jour, ils seront si nombreux que je pourrais traverser sur eux comme autant de bois morts.  
Je traverserais en me bouchant le nez.

J'écris sur le sable la mémoire éphémère :  
Mes mots comme mes pas seront engloutis,  
Je sais.  
J'ai entendu l'écho des cœurs fermés.  
J'ai entendu vos rejets, vos renvois, vos refus.  
Mais que votre voix est faible sous les bombes.  
Vous faites la moue.  
Vous avez bien de la pudeur.  
Le mouvement perpétuel des drames ne vous laisse qu'un peu d'amertume.  
Vos vagues sont à l'âme.  
Comme un sentiment coupable...  
Vous appartenez à la douleur universelle.  
Sur le chemin, l'humanité blessée laisse des traces de sang.  
Les stèles viendront plus tard panser les plaies.  
Pour l'heure il n'y a que la blessure,  
il n'y a que le cru du présent.  
Je sens la mer, je vois la nuit.  
Cette image-là dure des heures.  
Je n'en ai pas d'autre.  
Je n'en ai qu'une.  
Je suis dedans, dans votre image.  
Elle ne s'éteint pas.  
L'image suit et traque l'animal blessé.  
Elle ne s'attarde pas sur les stigmates.  
L'image accumule.  
Nous sommes des milliards de milliards d'images éclatées, disséminées à la surface du monde.  
Nous sommes le soulagement de l'Épargné.  
De l'Épargnant.  
Vous pourriez ne pas savoir ...  
Et si vous ne saviez pas ?  
Que feriez-vous ?  
En me voyant,  
que feriez-vous, Ogres d'images ?  
Que feriez-vous, Aveugles ?  
Vos murs se dressent comme le poil de vos patries.  
Vos murs vous empêchent de voir.  
Vos murs sont délateurs.  
Ils me montrent du doigt.

Je sais.  
Il faudra avoir seize ans.  
Il faudra des preuves.

Si j'échoue quelque part, on voudra me taire, on voudra me chasser.  
Mort, je serais martyr sur la plage parasol. Mon cadavre aura son heure de gloire, scintillera au chaud de toutes ces maisons blanches à l'heure du rot, on brandira mon corps gonflé, étendard du « plus jamais ça » et puis la terre, sur la terre, entassera sur moi d'autres corps qu'on image, d'autres corps qu'on oublie.

Je ne veux pas partir,  
Je ne peux pas rester.  
Partout j'entends les sirènes.  
Rouges sous les bombes,  
bleues sous la mer,  
blanches là-bas qui m'appellent en me tournant le dos.

Je ne veux pas partir.  
Je ne peux pas rester.

J'enfonce mes doigts dans l'usure de la terre.

Il glisse entre mes doigts, colle aux pieds  
il est la mémoire de mes pas, la virginité des marées  
il est la vie qui régénère  
il est la mort minérale en poussière  
il est le temps qui passe  
il est le sommeil du marchand  
il est le désert qui avance  
il est la neige qui brunit  
il est le mouvant de l'asphyxie  
il est la liberté qui débarque  
il est la maison qu'on bâtit  
doux le matin, intouchable à midi  
il est le passage obligé de l'espoir  
il est le dernier lit des noyés  
Le sable m'enlise.

Je n'irai pas plus loin.

J'ai donc tout quitté pour rester devant l'inépuisable bleu sali ?  
La plage est un filet de sable, mon courage s'y débat.  
Sur mes pas, toutes les portes ont claqué gardant la clef et m'ont jeté devant ce mur immense horizontal comme la terre en bâti.

Je deviens sable de jour en jour.  
Le sel prend racine dans ma peau.  
Dans la nuit, le phosphore éclaire le pas des aveugles dans l'eau.  
La lumière s'éteindra au matin sur les corps spongieux.

Je ne veux pas partir.  
Je ne peux pas rester.

Chaque marée amène ses méduses, à la merci de la lune,  
prises par le courant, elles n'ont pu lutter contre la vague.  
Combien sont-elles dans la mer  
Combien sont-elles pour que tant échouent  
Migration involontaire, fantaisies de la dérive et volonté du vent.  
Il y a de toutes petites, juste nées, de toutes couleurs.  
Les hommes en combinaison blanche, un masque sur le nez, soulèvent les méduses, les retournent, les toisent, cherchent sous la jupe quelques traces d'origines.  
Ils les enveloppent dans des draps blancs.  
Sur les rochers, elles pourrissent.  
Les crabes font ce qu'ils peuvent mais l'odeur remonte jusqu'en haut de la falaise.  
Aveugles, sourds, muets ! Ne sentez vous pas ?  
Au loin les coques renversées  
Danse macabre  
Sur l'inspiration de l'eau  
Les radeaux dépeuplés se soulèvent.

Devant le hangar à bateaux, pas d'échouages, ici on part, on ne revient pas. Ni mort, ni vivant, c'est la mer qui veut ça.  
Juste des amas d'essentiel que l'on laisse. Le peu qu'on avait pris, porté tout le long du chemin. Trop lourd ! Trop lourds, ces bouts de rien, ces lambeaux d'âmes « i-mmonayables ». Ils deviennent la plage.  
Ils s'impriment en elle, le temps d'une marée, avant le pillage des hommes et de la mer. Ils sont la trace des derniers pas, la mémoire abandonnée.  
Une photo, un oud, un livre, un bijou, un manteau, des chaussures, un sac, un miroir, une gourde, une béquille, un couteau...  
Au-delà plus d'empreintes, juste une traînée d'écume lourde.

Se lèvera-t-il un jour ?  
La nuit n'en finit pas, le sable est froid.  
Les étoiles sont froides.  
Le tumulte est froid.  
Quelques lumières vagabondent au loin,  
patrouille d'un soir, passeurs du lendemain,  
Fossoyeurs.  
Ils s'approchent.  
Le ressac et les cris.  
L'air et l'eau se déchirent.

Sommeil et Silence sont deux vieillards aux cheveux blancs morts parmi les premiers.  
Je les ai portés longtemps dans mon ventre, je les ai enterrés dans ma tête. Ils sont en moi, enfouis sous la crasse criarde  
À chaque instant, dans mon crâne, l'assourdissante.  
Dehors même au plus profond de la nuit, même dans la touffeur du hangar à bateaux bondé de muets sans lampes, tout n'est que lumière et bruit.  
Eclats.

Je ne veux pas partir  
Je ne peux pas rester.

Ils s'approchent.  
Je regarde les autres embarquer sur l'Arche épave.

Je ne veux pas partir, je ne peux plus rester.  
Il reste une place, ma place, au prix de l'or.  
Deux rouleaux de billets serrés,  
deux cartouches  
Je me dresse,  
Je suis déjà mort.  
L'homme me reconnaît, hésite, la tête, un geste.  
Je bondis, on m'agrippe, me frappe, me jette.



Je prends l'eau.

Interminable bruit de moteur au bout d'une corde dans le jour qui ne se lève pas.  
On nous tracte, comme un planeur trop lourd au-dessus des abysses.  
Ils ne sont que trois, au chaud du moteur, gras de nos espoirs bâfrés.  
Nous sommes des centaines. Des heures.  
Des heures.  
Des heures.  
Au loin le chant du moteur.  
Les alouettes.  
Les sirènes.  
Le bruit du moteur.  
Des heures.  
S'éloigne,  
le bruit.  
S'éloigne,  
La houle silencieuse.  
S'éteint,  
le bruit.  
Sans bras sans jambes sans voix,  
posés sur l'immense plaine liquide,  
lâchés.  
La corde est molle.  
Sans voile sans rame sans bruit,  
nous sur-flottons.

Le silence ressuscite, les corps serrés muets se laissent déporter par le vent.  
Seul le brouhaha des lamentations silencieuses au pied du mur.  
Bouches fermées,  
En plein vol avant l'impact,  
pression dans les tempes à faire saigner les dents.  
Même les bébés se taisent, même l'enfant à la chemise bleue, il doit avoir 5 ans.  
Les regards sont vides.  
Ils sont tous à l'intérieur d'eux-mêmes où ils ont pied.

La nuit nous protège.  
Je vais dormir,  
Oui  
Je vais dormir.  
Me laisser couler,  
Ne pas s'hébéter les yeux braqués sur le noir.  
Ne pas attendre de la voir venir,  
Se laisser surprendre et tout ira plus vite.

Ma tête s'affaisse sur une épaule,  
Il y a quelque chose, là, dans mes côtes qui n'est pas à moi,  
A qui est cette joue ?  
A qui est ce ventre ?  
Je ne sais plus qui respire.  
Je ne reconnais plus la vie.

Je dors...

Je m'éloigne et je grandis, m'absorbe dans mon trou de barque, disparaîs. Je m'enfonce et m'élève, j'embrasse les deux bords, les deux lèvres. La Méditerranée comme une flaque de glue que je peux enjambrer d'un pas.

Combien de temps ?  
La barque gémissent continu qui clapote.  
L'odeur âcre des corps entassés.

Combien de temps ?

Orphelins de terre.

La mer n'adopte pas, nous cuisons.

Nos corps vivants dans une fosse à la dérive se vident peu à peu de leur eau.

Nos regards se croisent sans se voir

Cela devait durer 12 heures, ils nous ont laissés dans les eaux italiennes et sont repartis, cela devait durer 12 heures.

9 jours.

9 jours à ne pas bouger, à ne pas se lever, à ne pas boire, ne pas manger, à se faire dessus le peu qu'on a dans les tripes et ce qu'on digère de nous-même. Ce qui me rentrait dans les côtes, cette main : la main crispée d'une femme sur un carnet minuscule.

Elle n'a pas bougé depuis la plage, elle n'a pas bougé. Elle est morte,

Combien de temps ?

Je l'ai jetée par-dessus bord avec son carnet, elle a coulé comme un caillou. Elle descend lentement dans une paix noire. En bas, les poissons voient pleuvoir des corps comme une pluie de grenouilles annonce la fin d'un monde.

Assis à côté, l'enfant à la chemise bleue me regarde

Dans la nuit de l'eau, les corps las dansent la chute, ils tapissent la poussière des grands fonds.

Les crevettes aseptisent jusqu'à l'extrême blancheur.

Dans quelques jours, il n'y aura plus rien...

Seule la mémoire des os qui basculent

et le carnet...

Le jour se lève, l'eau et le ciel se séparent, ils apparaissent d'abord comme des fantômes, des flots de peur immobile comme le nôtre. Impossible qu'ils soient si nombreux ? A perte de vue, tout autour sur l'épaisseur bleue, la mer est couverte d'espoir et de fous, champs d'exilés, foire à tout ce qui flotte : bateaux de pêche, barques, pièges, chalutiers, cargos à bout, cales asphyxiantes, plaque de liège, fausses écumes, radeaux, rafiots, bouées, boudins gonflés débordants de regards vides.

Nous sommes des milliers.

Figés dans l'eau, pris dans la masse liquide en flagrant délit d'exister, mis à jour comme affleurent les pierres quand la rivière se tarit, des milliers de vies en équilibre. Des milliers d'espoirs muets osant à peine le souffle, des milliers de regards emportés par la rafle de l'exil.

Génocide encore.

Par rebond par rejet

Par manque de fond par mouvance par abandon.

La rafle de l'exil.

Départ volontaire pour les champs de la mort.

Vagues d'esérance ou le frère assassin tient le cou sous l'écume.

Ivres sont les hommes d'espoir et de mépris.

Ivre sont les bateaux d'urine et de rêves.

Qui sont ceux qui dérivent ?

Qui sont ceux qui échouent ?

Ivres sont les corps de houle et de sel.

Ivres sont les méduses qui dansent sur l'écume.

Qui sont ceux qui s'abîment ?

Qui sont ceux qui se noient ?

D'abord un chant, presque irréel, comme un murmure de moine, bouches fermées. Puis un point noir sur l'azur. De toutes les dérives, au même instant, une clameur, le cri libérateur d'un peuple muet qui se répand sans échos sur l'infini de l'eau. Il approche en équilibre parfait, il approche comme s'il ne glissait pas, il enfle, il grossit, il est comme l'apparition d'un dieu. Un pauvre petit dieu, superbe et dérisoire. Bien seul et nous sommes des milliers. Le murmure se tait. Il reste là à distance, nous sommes trop nombreux.

La joie panique, les gorges se déchirent, les corps se précipitent à l'avant des bateaux qui se dressent sur leur nez, se penchent sur leurs flancs, tournent et chavirent comme des animaux de cirque maladroits, ils retombent, se ruent, éclaboussent, éparpillent les corps. Dieu regarde cette armée de bateaux ivres qui broient les petits marins de plomb.

Je reste debout sur la coque renversée.

j'attrape des mains des cheveux des manches, je griffe l'eau, je frappe l'eau, je saisis, je hisse, les bras s'agitent et coulent, la mer engloutie des corps par wagons plombés.

la peur est lourde dans les jambes de ces corps maigres et légers, elle les attire par le fond. Il n'y a pas d'air dans ces corps, il n'y a pas de flottaison possible.

Un cri aigu,

la main frêle, trop loin... la chemise bleue.

Dieu se décide enfin à tendre sa main.

Je l'attrape,

Et je hurle je hurle je hurle.

J'ai posé ma joue et j'ai respiré le sable : la même terre.  
Je me suis assis à l'ombre d'une maison : le même soleil.  
J'ai entendu la voix de l'homme : le même air.  
J'ai vu l'enfant arraché à ses jeux qui pleurait : la même eau.  
J'ai goûté le déclin du jour : la même ivresse.

Et puis dès que j'ai pu, j'ai fui. Toujours, éternellement, inlassablement, j'ai fui !

Elles m'ont chassé, la faim la sécheresse la guerre la peur la misère la maladie la mort, la meute.  
Elles m'ont chassé, l'opulence la richesse la finance la peur la misère la maladie la mort, la meute.  
Je n'avais que l'espoir d'être accueilli par des vivants.  
Quand l'arrière-saison est belle, les oiseaux ne migrent pas.  
Ils ont vu mer les pieds dans l'eau où nous sommes.  
Et de l'autre côté du miroir, les poissons s'empiffrent qu'ils prendront dans leurs filets.

Réfugié universel.

Je me déclare homme in-aliénable in-étrangeable.  
Je me déclare organe au côté du vôtre qui fait respirer, transpirer, jouir et pleurer le monde.

Je ne voulais pas partir  
Je ne pouvais pas rester  
Je ne peux pas revenir  
Je ne peux pas arriver  
L'Europe est une maison close,

Pourtant la nuit, je vois des lucioles.  
Elles s'assemblent, elles éclairent la route. La seule possible. La seule... ?